

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 14 (1876)
Heft: 50

Artikel: Lo drapeau dâo cosandâi
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183943>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 05.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

etc., etc., était gris, mais là, parfaitement gris, eh bien ! chez nous, il aura grande chance d'être acquitté.

Allez à Lausanne, assistez à une séance de la Municipalité et observez de quel poids immense pèsent les Blanc, les Noir, les Rouge, sur la balance des décisions de cette docte assemblée.

Enfin, nous arrivons à la couleur locale ; celle-là change de nuance selon les latitudes, les pays, les mœurs et les usages. Pendant l'hiver, blanche en Russie, ocre de rue dans le Midi, d'un beau vert dans notre pays, mais pour le moment on ne peut nier qu'il fasse bien noir en Turquie.

La couleur locale du canton de Vaud est sans contredit le vert bouteille. Sur cette table je vois dominer les teintes dorées des bons vins vaudois ; tous les verres sont pleins de cette belle liqueur au reflet brillant de la topaze, qui est le cachet de ce vin sans pareil, à nous si gracieusement offert par la Municipalité de ce beau et riche Montreux.

Mais attention, suivez mon conseil, allez-y avec prudence, n'en abusez pas, sans cela à force de caresser cette couleur locale et de vous en imprégner, vous ne trouveriez plus votre demeure, toutes les couleurs se mêleraient, se confondraient et vous ne seriez plus capables de distinguer vos amis, car j'ose espérer que chacun de nous a un ami à ses côtés ; c'est ce qui prouve que quoiqu'il y en ait de tous les tons et de toutes les couleurs, la Société des Beaux-Arts a su conserver l'harmonie, et c'est à elle que je bois. »

La *Revue* interprète d'une manière peu bienveillante, pour ne pas dire plus, notre compte-rendu de la représentation théâtrale du 30 courant ; car elle nous prête, à ce sujet, une intention que nous n'avons jamais eue, celle de jeter le ridicule ou le blâme sur nos représentants. On sait que dans sa jolie comédie, intitulée *la Camaraderie* ou *la Courte échelle*, Scribe fait une critique très juste et très spirituelle des hommes politiques qui veulent parvenir à tout prix, et se font mutuellement la courte échelle. Il prend pour type quelques ambitieux aspirant à l'honneur d'être *député*, et nous avons fait remarquer que la pièce avait beaucoup égayé l'auditoire, vu la présence au parterre de nombreux membres du Grand Conseil.

Quel crime abominable !...

Si, comme nous avons tout lieu de le croire, un de nos mandataires s'est reconnu dans les personnages de Scribe, et que son amour-propre ait été froissé par l'impitoyable vérité du tableau, nous en sommes bien innocent. Mais nous devons constater cependant que plusieurs de ces messieurs ont jugé la chose avec beaucoup plus d'esprit ; car, dans un entr'acte, l'un d'eux disait à son collègue :

« Dis-donc, je crois bien qu'ils nous tâchent ?... »

— Ma foi, un peu, répondit l'autre en riant, ça ne fait rien, il y a bien du vrai.

La *Revue* fait ressortir à cette occasion notre qualité d'employé cantonal ; est-ce que peut-être cette

qualité exclurait l'indépendance des opinions ?... Nous ne le pensons pas, et nous estimons trop nos autorités pour croire qu'elles ont besoin de s'entourer de créatures.

Il peut y avoir, il est vrai, des gens dont les convictions personnelles s'abstiennent et abdiquent sous l'empire de quelque attache officielle, ou qui, membres disciplinés d'un parti politique, attendent bénévolement le mot d'ordre. Nous n'avons jamais été et nous ne serons jamais de ceux-là. L. M.

Monsieur le rédacteur,

La petite anecdote racontée dans le N° 49 de votre journal, sur les commis d'exercices, m'en rappelle une autre, qui pourrait lui faire pendant.

C'était aussi un dimanche matin, aux exercices du dépôt sur Monthenon. Un chef de notre armée, s'adressant aux conscrits confiés à ses théories, leur donna l'explication suivante :

« Au commandement de : « halte ! » on rapproche vivement le pied qui est par terre du pied qui est en l'air et on ne bouge plus !!! »

Je ne puis, en revanche, vous affirmer que cette théorie ait été mise en pratique. (Un abonné.)

Lo drapeau dào cosandài.

On cosandài (qu'on l'ao dit don oreindrâi dâi tailleu) avâi la concheince on bocon dè travaì. Quand l'allâvè ein dzornâ, ne revegnâi jamé vouâisu et trovâvè adé moian dè fourrà on copé dézo son broustou. Se travaillivè à l'hotô, l'étâi onco bin mi à s'n'ése po sè servi ein ami.

On dzo, ne sè trovâ rein bin ; sè fourrà ao l'ht et ma fâi fut bintout adrâi mau. Lo mâidzo dut veni po lo drôgâ on boquenet et po tâtsi dè lo gari ; mâ cein n'allâ pas tant rudo ; lo pourro chenidre dè boque risquâ bin dé passâ l'arma à gautse, et faille lo veilli âotrè la né po cein que ranquemêlavè, que fasâi dâi révo épouâireints et que fasâi dâi dzevattâies qu'on avâi adé couson dè lo vairè rebattâ que bas.

Onna né révâ qu'on esquelette lâi montravè on drapeau destrâ grand qu'étâi fé avoué ti lè bocons que l'avâi z'âo z'u robâ (l'étâi sa concheince que sè reverivè). Adon seimbliâ à noutra coo qu'on lo rebedoulâvè avau on pecheint dérúpito, pé rappoo à cè drapeau, et cein lo tarabustâ bin tant, que sè reveillâ. Châvè à grantès gottès. Adon sè peinsâ : crayo bin qu'é mau fé dè tant robâ ; cein mè baillè dè la couson et cein mè fâ mau à l'estoma ; assebin, se pu mè gari, mè vé tâtsi de fèrè la brâva dzein.

Ye fini pé sè gari et pé recoumeinci à teri l'âolhe, mâ cein lâi étâi rudo molési dè sè rateni, kâ l'allugâvè adé clliâo pattès ; et po teni bon, l'avâi de à s'n'ovrà, à quoui l'avâi tot raconta : quand te mè vairè su lo balan d'einfatâ oquiè dézo mon gilet, te mè farè : « Noutron maitré !... Et lo drapeau !... » Cein allâ bin tandi cauquiè teimps ; quand peinsâvè

à mau, l'ovràî lâi fasâi lo discou, et l'autro sê met-tâi à subliâ 'na tsanson po sê consolâ, mâ on iadzo que copâvê po onna veste de balla tredaina rossetta, sê peinsâ : eh ! non dè non ! quin bio pâ dè diétons que porré portant accrotsi quie ! L'ovràî que vayâi lè taillès qu'allâvon sê mettè à cresenâ lâi fe : « Noutron maitrè?... Et lo drapeau !... » Adon lo cosandâi s'eingrindzè et lâi dit : « A la fin dâo compto te coumeincè à m'eimbétâ ; cliiou ton mor et laisse-mè tranquillo, d'ailleu n'iaivâi rein dè milanna su lo drapeau ! »

La boutique du barbier américain

Les visiteurs français à l'exposition de Philadelphie feront bien de ne pas oublier, dans leurs visites de rigueur, la boutique du barbier américain, sur laquelle l'*Illustration* publie les intéressantes notes qu'on va lire :

« La boutique est élégante, on y trouve tous les parfums et des lavabos admirablement installés. On vous rase avec une surprenante légèreté de main, et avec des rasoirs dont le fil ferait pâlir ceux mêmes du célèbre Mappin, de Sheffield.

Les fauteuils sont des plus confortables, vous pouvez vous y étendre à l'aise et y prendre librement une de ces poses nonchalantes familières aux hommes de ce pays.

Toute une armée de *clerks* savonne, rase, peigne, taille, frise sous l'œil vigilant du patron et la boutique ne désemplit pas. Nous nous sommes servis d'un mot peut-être irrévérencieux, nous aurions dû dire le salon ou même l'*étude*.

Elle est munie de tout, de l'*invigorator* qui donne de la force aux cheveux et fait pousser une forêt touffue sur les têtes les plus chauves, de l'huile de Macassar qui donne à la chevelure le poli et l'ébène de celle de l'Hindou, de l'extrait de Lubin, fabriqué sur place et qui fait disparaître comme par enchantement le feu du rasoir.

Rien n'est épargné, ni les parfums, ni les serviettes, pour la plus grande satisfaction du client et le plus grand bénéfice du patron.

On vous savonne vigoureusement la tête, puis on vous la met sous un robinet, et l'on vous donne une forte douche d'eau tiède d'abord, d'eau froide ensuite. Enveloppé d'un long peignoir, vous êtes comme un patient livré à l'homme qui vous traite, et dirige à la fin une pomme d'arrosoir d'eau glacée sur votre occiput. Vous sortez de là frais et immaculé, et bénissez l'inventeur du *shampooing*.

Croyez-vous que tout se borne là ? Dans certaines maisons, on vous brosse la tête avec des rouleaux mis en jeu par un petit treuil. On ne s'arrêtera point en si bonne voie, et bientôt sans doute on rasera et coiffera à la vapeur.

Quand la toilette est finie, un *boy* empressé, gracieux, époussette vos habits et votre chapeau avec le petit balai traditionnel, et vous sortez de chez le Figaro américain rasé de frais, pommadé, frisé, parfumé, pomponné, comme pour un premier rendez-vous.

J'oubliais de mentionner des lotions d'eau de Cologne aux tempes et au front, qui sont invariablement pratiquées dans tous les salons de coiffure. On facilite la dessiccation et l'évaporation de l'eau spiritueuse avec un tampon très doux, et tout cela procure un bien-être inexprimable. »

Nous empruntons les réflexions suivantes à un article intitulé : *Autre temps, autres mœurs* :

« Dans les écoles primaires on avait jadis des régents ; aujourd'hui ce sont des instituteurs, voire même des professeurs.

Jadis le marchand avait sa boutique ; aujourd'hui c'est un négociant qui a son magasin.

Celui qui vend des remèdes était un apothicaire ; aujourd'hui c'est un pharmacien.

Un marchand de bric à brac tient aujourd'hui un grand bazar.

Il y a cent ans on avait des arracheurs de dents ; on dit encore « il ment comme un arracheur de dents ; » mais on ne possède plus que des chirurgiens dentistes américains ; il est vrai qu'au siècle dernier ces Messieurs ne faisaient qu'extraire les dents ; aujourd'hui ils en posent autant qu'ils en arrachent ; souvent plus.

Un jardinier est un horticulteur.

Un cabaret un restaurant.

Toute mauvaise pinte porte sur son enseigne le mot de Café.

La ci-devant Auberge est un Hôtel ; souvent Grrrand Hôtel.

On n'a plus de tanneurs et de tanneries ; ce sont des manufactures de cuirs.

Ceux qui cultivent la terre étaient des paysans ; aujourd'hui ce sont des agriculteurs. »

— Françoise, qu'est-ce donc que vous venez de casser, demandait l'autre jour, à sa cuisinière, Mme Longchamp.

— Oh ! rien, madame.

— Comment, rien ? Je viens, cependant, d'entendre un bruit de porcelaine brisée.

— En effet, madame ; mais ce n'est qu'une soucoupe.

— Et vous trouvez que ce n'est rien ?

— Oui, parce que ordinairement, quand je casse la soucoupe, je casse aussi la tasse.

Au nombre des personnes qui vont prendre le thé, le jeudi soir, chez Mme G***, se trouve un jeune chimiste de beaucoup d'avenir, qui fait ordinairement le charme de la conversation.

« Vous verrez, disait-il, dans un élan d'enthousiasme scientifique, qu'il n'y aura bientôt plus de barrières pour le génie créateur ; après avoir découvert des corps inconnus, après avoir reproduit des corps élaborés par la vie végétale et animale, nous créerons la cellule, puis la vie organisée ; je n'en doute nullement. Et qui sait si nous ne verrons